

Avant-Propos

L'appel à contribution, *Écritures du silence*, lancé pour le nouveau numéro de *Logosphère*, ouvrait l'horizon de la réception textuelle à des lectures diverses et plurielles : le silence comme « origine et limite du discours » et « composant essentiel » de l'énoncé ; les intermittences de la parole ; les « non-dits de l'interdit », l'inter-dit, l'ineffable ; procédés linguistiques, discursifs et typographiques ; les disjonctions et fêlures langagières ; les limites de la représentation de la langue et de ses rapports avec la symbolisation scripturale. Autant de réflexions, sous des optiques multidisciplinaires, donnant lieu et voix à des analyses précises et lumineuses, qui se déployant sur l'éventail infini de l'écriture esthétique et le silence, conforment un triptyque analytique de conséquence.

Face à cette question des écritures du silence, les diverses approches, qui entendent le silence à la fois comme motif et condition non seulement de l'écriture poétique, mais aussi de la vie racontée, ont accentué la problématique, les écueils de la représentation et les interactions entre le silence, l'interdit, la société, l'esthétique, l'ineffable et la prédication. Leurs auteurs se sont interrogés sur les manifestations formelles, les figures et les effets de sens du silence comme espaces pleins/vides perceptibles dans les textes, sur les modalités scripturales du silence dans le discours littéraire en tant que phénomène de manifestation privilégié.

Le silence, cette composante irréductible de la représentation qui essaie de se libérer de la suprématie prétendument ontologique du langage, s'est imposé, par la transgression performative du texte, comme la matérialisation évidente de l'inadéquation du verbe au monde, comme la vérification de la labilité de la parole, notamment du mode énonciatif. Les travaux de ce volume montrent les interconnexions existantes entre le langage littéraire et les symboles et formulations de la « défection » et le silence, et en même temps ils soulignent que le langage esthétique est un moyen d'exploration et un réquisitoire qui traverse le discours de la fiction, déterminant ainsi sa mise en œuvre et ses implications extralittéraires.

Le silence —un topos aussi ancien que la parole— non seulement fait partie intégrante de la structure du discours, mais peut aussi avoir une valeur propositionnelle : il est même des silences à injonction illocutoire constituant de vrais « actes de langage ». Autrement dit, le silence serait la voix de l'affirmation, de la pro-vocation et servirait de pré-diction à une présence illocutive dans le sens de Austin : Neel Doff, Badia Adj Nasser, Souad Bahéchar et Atiq Rahimi représenteraient le premier volet de ce triptyque analytique. Mais les écritures du silence —des modes d'inscription et d'actualisation du non-dit, de l'impossible verbalisation, du blanc de l'écriture— constituent, en même temps, un défi à l'idée de l'impossible translation de l'indicible : Mallarmé, Marguerite Duras, Paul Valéry, Paul Claudel, André Bouché et Jacques Roubaud en seraient l'illustration la plus immédiate. Amélie Nothomb et Philippe Gimbert, Giono et Le Clézio, Flaubert, sont les écrivains qui constituent le troisième volet : l'écriture silencieuse ou à l'écoute du silence de la nature.

L'ordonnement du texte, les axes paradigmatique et syntagmatique, les formulations sémantiques et rhétoriques, peuvent se parcourir comme autant de détours discursifs pour atténuer les absences du pouvoir référentiel du langage, comme autant d'interstices par lesquels le silence devient aussi manifeste et proclamation des voix hétérodoxes. Marque irréductible au langage qui résiste aux contraintes du discours homologué comme à l'assujettissement, l'écriture du silence fait vaciller l'ouvrage textuel entre explicite et implicite, lisible et illisible, rhétorique et silence, dicible et ineffable, dans une lutte incessante aux effets subversifs. Et dans ce silence, dans des expériences extrêmes qui semblent refuser l'actualisation de la langue, on peut entrevoir soit une parole qui se refuse, submergée dans l'absence, soit un discours secouant la quiétude socialisée comme l'avènement déterminant.

L. Drigo nous montre brillamment « comment la musique fournit à Mallarmé un modèle de création artistique » qui « exclut toute représentation pour céder la place au langage », dans lequel les lettres ne sont pas le reflet de l'univers mais sa réalisation même. La musique, précise l'auteur, est seule capable de surmonter l'arbitraire du signe linguistique, dans le silence, comme « la mise à nu du langage lui-même ». L'article de R. Elkhmissy fait état des procédés dont se servent Amélie Nothomb et Philippe Gimbert pour parvenir à « l'écriture silencieuse ». Sur des plans différents de la structure discursive et narrative, « Entre l'explicite et l'implicite, entre le dit et le non-dit, entre les mots et les gestes, s'installe le silence ». L.-A. Martinez propose une interprétation nouvelle de l'inextricable concordance qui existe, spécialement dans les *Trois Contes*, entre le rythme phrastique et l'idéologie du rythme flaubertiens. Sa profonde réflexion sur la nature de la voix, « au sens lacanien », souligne l'importance de cette voix silencieuse —« le rôle des silences phrastiques »— dans la dernière écriture de Flaubert. « Le silence dans la nature chez Jean Giono et J.-M.-G. Le Clézio », de J.-F.-R. Gnyoro, est un parcours analytique à la recherche de « l'instance du silence » dans l'univers. Un silence qui jaillit dans la nature et qui proclame la solitude de l'homme, mais qui, en même temps, « participe à la révélation des mystères cachés dans la nature ».

La parution de *Le Voile mis à nu* de Badim Adj Nasser —moment crucial où le discours au féminin se fait présent, au Maroc— et celle de *Le Concert des cloches* de

Souad Bahéchar —étape fleurissante de la parole des femmes— constituent deux points de repère primordiaux, d'après J.-J. Perales, pour comprendre l'évolution des écrivaines marocaines. Témoins de leur histoire, elles sont aussi devenues créatrices de fiction, « tout en gardant un discours revendicatif » qui a contribué à rompre le silence d'une société soumise et complice. « L'émergence du silence dans l'œuvre de Marguerite Duras » est une riche contribution de M. Pinthon, par la justesse de ses analyses, s'intéressant à l'évolution de l'écriture durassienne, placée « assez tardivement sous le signe du silence ». Cet « itinéraire raréfiant » se construit sur l'émergence du désir, est la constatation de « la faillite du langage socialisé » et de son refoulement. L'ordre sensible et l'ordre affectif cristallisent dans « l'écriture blanche ». V. Iglesias Pruvost aborde, avec rigueur, le thème de « la rupture de l'omerta », dans l'œuvre de l'écrivaine hollandaise Neel Doff —une voix qui n'a pas jusqu'ici été entendue— *Jours de famine et de détresse*. L'analyste montre sa capacité à nous interroger sur le procès ouvert au silence, « en particulier celui des femmes » dans la société « injuste et machiste du XXe siècle », par l'écriture d'une femme meurtrie.

Dans « Silence du cyan et cri d'écarlate », B. Mimoso-Ruiz signale pertinemment, dès le départ, le protocole de lecture du roman de Atiq Rahimi *Syngué Sabour. La Pierre de patience* : « rompre le silence et donner la parole aux femmes, victimes des barbaries ». À la fois scène existentielle, motif et espace discursif, son étude lucide met en relief la signification profonde de « l'inter-dit », des « non-dits », les silences « qui ponctuent le texte et apparaissent dans la structure fractale », et la convergence efficace du « métissage culturel » entre l'écriture durassienne, « la musique funèbre de Schubert » et « la symbolique du conte oriental ». I.-P. Szilágyi étudie minutieusement la valeur « symbolique du blanc typographique », en tant « qu'élément visuel du silence », dans la poétique de Mallarmé, Claudel, Valéry, André Bouché et Jacques Roubaud. Les rapports sélectifs de la typographie formalisent des « enjeux esthétiques et symboliques ». C'est la reconnaissance, à l'encontre des idées reçues, de la « valeur pleine et signifiante » du blanc.

Ces contributions redonnent à l'acte des « écritures du silence » la place qui leur revient au cœur du processus du discours littéraire, et apparaissent ainsi comme une réplique interlocutive au silence signifiant de la parole esthétique et historique. Le silence joue un rôle fédérateur dans l'imaginaire des écrivains analysés et dans leurs créations littéraires. Ces approches variées composent une sorte de mosaïque plurichrome —constat de l'hétérogénéité du champ d'analyse—, dans laquelle sont mis en exergue les enjeux poétiques, sémantiques et pragmatiques des textes choisis. De belles études parfaitement complémentaires mettant en question d'une part la transitivity du langage, mais affirmant d'autre part le pouvoir des récits à l'égard de la réalité et de l'inscription des destinataires, et l'efficacité de l'écriture « blanche ». La parole, de toute évidence, n'est pas uniquement ce qu'elle profère.

MONTERRAT SERRANO MAÑES